

Amphi 25 : parlons discriminations



[Ecouter ce podcast](#)

Bienvenue dans **Amphi 25**, un espace d'échange et d'écoute libre de tout jugement, où l'on s'interroge sur les préjugés, les stéréotypes, les injustices et les discriminations.

Un mardi sur deux, nous donnons la parole à des étudiantes et des étudiants pour s'exprimer sur ce qu'elles ou ils ont vécu, observé ou perçu. Avec nos intervenantes et nos intervenants, nous parlons de racisme ordinaire, de grossophobie, de sexisme, de parentalité, de genre, de handicap, et de tous ces sujets trop souvent passés sous silence...

Amphi 25 est un podcast de la Mission égalité-diversité de l'Université Claude Bernard Lyon 1.

Ce podcast s'adresse **à tous et à toutes**, que vous soyez cibles ou témoins de remarques, de gestes ou de comportements injustifiés voire discriminatoires, et encore plus si vous estimez que ces questions ne vous concernent pas. Il s'adresse à l'ensemble d'entre nous.

Contactez-nous à l'adresse podcast.amphi25@univ-lyon1.fr !

Episode #6 - Le sexisme : adversaire quotidien des femmes en sport

Les femmes ont-elles aujourd'hui toute leur place dans le monde du sport ? Rien n'est moins sûr, au regard du sexisme et des stéréotypes encore omniprésents dans ce milieu.

Pour parler du **sexisme dans le monde sportif**, on rencontre dans cet épisode Emma, Noémie Drivet et deux joueuses de l'équipe de foot lyonnaise Les Débuteuses.

Emma est étudiante en STAPS. Pour elle, suivre cette formation est un rêve et une vocation. Mais c'est aussi un combat incessant pour se faire une place parmi les hommes.

Cette expérience est largement partagée par les femmes non seulement en STAPS, mais aussi en club, comme nous l'expliquent nos invitées. **Noémie Drivet**, prof d'EPS au lycée, prépare une thèse sur les rapports de domination dans les formations aux métiers du sport. **Valentine Lopez** et **Justine Carreau**, footballeuses dans l'équipe inclusive et militante **Les Débuteuses**, jouent pour se réapproprier le terrain et lutter contre toutes les formes de discriminations.



Transcription de l'épisode #6 :

Ce podcast vous est présenté par la Mission égalité-diversité de l'Université Lyon 1.

Amphi 25 : parlons discriminations, avec Floriane et Justine.

Justine : Raconter son histoire, parler de soi, c'est pas toujours facile. Voilà pourquoi on a imaginé l'Amphi 25 comme un espace d'échange et d'écoute bienveillant, libre de tout jugement, où chacun et chacune peut parler de ses différences.

Floriane : Je rappelle pourquoi c'est 25 : c'est parce que la loi française reconnaît 25 critères de discriminations.

Justine : Dans cet épisode, on va parler du sexisme dans le sport et de la place des femmes dans le milieu sportif, à commencer par les formations sportives à l'université.

Floriane : Tout est parti d'une rencontre avec Emma, qui est en 2e année de STAPS. C'était un rêve depuis longtemps pour elle d'aller en STPAS et plus tard, elle voudrait devenir enseignante-chercheuse dans une université, ou bien enseigner le sport dans un grand lycée français à l'étranger.

Emma, elle a rencontré deux difficultés majeures en STAPS. D'abord, elle a un bac L, donc c'est un vrai challenge pour elle de suivre cette formation parce que il n'y a pas que du sport évidemment, il y a aussi pas mal de matières scientifiques. Et ensuite, c'est une femme. Ça paraît bête, mais oui, elle doit se battre pour être reconnue et respectée par les autres étudiants en tant que femme sportive.

Justine : L'Amphi 25, il change d'apparence pour correspondre aux attentes de celles et ceux qui s'y rendent. C'est un endroit où on se sent bien.

Témoignage d'Emma

Emma : Ça fait un peu cliché, mais je dirais quand même dans un gymnase, parce que je suis quand même assez sportive et du coup, dès que je suis dans un gymnase, je me sens hyper bien et hyper à l'aise et ouais donc je trouve ça assez cool d'être là-bas.

Ben STAPS, tout d'abord, c'était pour moi un rêve depuis la 5^e. J'ai énormément de professeurs de sport en fait qui m'ont donné cette envie de rentrer en STAPS. Et vraiment en fait, je regrette pas du tout parce que c'est, c'est vraiment une école qui est avec une ambiance vraiment agréable et vraiment je regrette pas du tout mon choix. C'est vraiment une entraide que certaines facs n'ont pas, et puis tout le monde est dynamique, a le sourire tout le temps et c'est vraiment agréable.

Floriane : Et le sport, ça représente quoi pour toi ?

Emma : Donc, comme je l'ai dit, ça me permet de m'évader et ça, c'est vraiment quelque chose, je pense, qui est vraiment important dans la vie de tous les jours. Parce que voilà des fois on est

confronté à des choses difficiles dans la vie et je pense que c'est vraiment un bon moyen de penser à autre chose et toutes ces choses-là. Et puis voilà, la recherche d'aller plus loin, de de la compétence, de toutes ces choses-là et tout, c'est un peu un défi aussi au quotidien. Et c'est ça que j'aime principalement dans le sport du coup.

Floriane : Et comment ça se passe avec les autres étudiantes et étudiants de ta formation ?

Emma : Ben ça se passe plutôt bien, je suis quand même quelqu'un qui est assez sociable, extravertie, voilà. Et puis on lie des relations très fortes. Je pense que le sport aussi, ça nous permet de nouer des relations beaucoup plus intenses et donc ça nous lie plus.

Floriane : Et pour toi, qu'est-ce que ça implique d'être une femme en STAPS et comment tu vis le fait d'être une femme en STAPS ?

Emma : Alors c'est vrai que au milieu, dans un milieu sportif, c'est toujours compliqué d'être une femme, ça c'est sûr. Et je pense que ça le sera encore pendant très longtemps. En fait, nous en STAPS, les filles, on doit constamment se battre pour avoir une place au milieu des garçons parce que il y a énormément de remarques sexistes. Et je pense que c'est fait inconsciemment, c'est... Ils s'en rendent pas compte.

Je pense que on a tellement un ancrage de sexisme dans notre société que au final, en fait c'est vrai que ils sont imprégnés dedans et beaucoup de personnes sont imprégnées dedans et ça les choque presque même plus de faire certaines remarques. Et en fait on doit toujours se justifier de pourquoi par exemple on a eu cette note, parce que les garçons soi-disant, y arrivaient mieux que nous. Même au niveau, tu sais, on a des barèmes différents en fait entre les garçons et les filles. Ils comprennent toujours pas cette justification de pourquoi nous avons un barème différent entre les garçons et les filles et voilà, on doit sans cesse se justifier et se battre.

Floriane : Est-ce que tu peux me détailler un petit peu le genre de remarques que tu as pu entendre ou recevoir ?

Emma : Moi, je vais prendre l'exemple, donc j'ai fait badminton l'année dernière et j'étais face à un ami donc à moi, qui est un garçon. Et en fait je l'ai battu de dix points à peu près, on va dire, et à la fin du match il m'a regardé, il m'a dit, de toute manière, c'est moi qui t'ai fait gagner, voilà, j'ai... je me suis fait perdre des points moi-même, et tout.

Et donc moi je suis allé voir donc le groupe d'amis qui nous attendait pour qu'on finisse notre match et je leur ai dit, oh, c'est trop bien, j'ai gagné, et tout. J'étais fière de moi d'avoir gagné, et lui, il est arrivé derrière moi, il leur a dit mais vous savez, c'est grâce à moi qu'elle a gagné. Donc voilà, faut pas trop qu'elle se montre tout et c'est vrai que je lui ai dit mais tu te rends compte de ce que tu dis ? Et c'est... il était même pas choqué que je lui dise, que je lui dise ça quoi.

J'ai pu faire athlétisme aussi, donc dans tous les sports, il faut savoir qu'il y a des barèmes différents qui ont été donc établis scientifiquement par rapport à nos aptitudes entre une femme et un homme car on n'a pas les mêmes aptitudes physiologiques et donc ils ont établi des barèmes spécifiques en fonction de tous les sports. Et voilà donc par exemple, j'ai pu avoir une meilleure note qu'un ami à moi, encore une fois et donc il m'a dit oui, mais c'est parce que, enfin

t'as bien vu, t'as couru moins vite, t'as fait un moins bon temps que moi et t'as une meilleure note que moi. Il a dit, c'est injuste, je comprends pas, et tout.

Je lui ai dit, mais écoute enfin nous, pour avoir un vingt faut qu'on... faut qu'on se démène autant que vous pour avoir un vingt aussi, et c'est normal. Enfin je lui ai dit tu devrais être content pour moi, et tout. Et voilà, il comprenait pas encore une fois pourquoi j'avais une meilleure note que lui.

Floriane : Et qu'est-ce que tu as ressenti en voyant la façon dont on se comportait avec toi par rapport à tes résultats ?

Emma : En fait, c'est vrai que j'étais un peu déstabilisée, parce que tu te remets forcément un peu en question, tu te dis mais est-ce que c'est... c'est de ta faute ? Ça peut... ça peut toucher beaucoup. Moi je sais que j'ai quand même des barrières par rapport à ça parce que j'ai été longuement confrontée à ça, à des remarques comme ça.

Mais c'est vrai que tu te remets un peu en question indirectement, tu te dis est-ce que c'est vrai ? Est-ce qu'on devrait vraiment avoir des barèmes différents ? Est-ce que au final c'est vraiment injuste ? Et voilà, tu te poses vraiment ces questions et en fait de se poser ces questions, je trouve ça tellement triste que... au fur et à mesure que j'avais des remarques comme ça, c'est pour ça que je leur, enfin, je leur montrais vraiment ce que je ressentais quoi. J'étais déçue, frustrée et à chaque fois, je leur disais mais vous devriez être contents pour moi, en fait, tout simplement.

Floriane : Mais est-ce que tu voyais une réaction de leur part après que tu leur as dit, enfin, c'est pas normal ce que vous me dites ? Est-ce qu'ils se remettent en question eux en fait ?

Emma : Ça dépend, ça dépend des garçons. Ce qui est... c'est vrai que ce qui est assez triste c'est que chez certains garçons, il y a quand même... il y a aucune remise en question, en fait, au final, parce que voilà comme on se dit, je pense que dans notre société, il y a tellement cet ancrage de différence encore entre femmes et hommes que pour eux c'est normal en fait de de réagir comme ça.

Et puis je pense que il y a aussi cet effet de groupe. Le fait de, voilà, d'être entouré d'autres garçons, en fait, voilà, ils essayent de montrer que oui, j'ai besoin d'être plus fort que les filles, oui, j'ai besoin de montrer que je suis le plus fort. Et ça, c'est quand même très présent chez les garçons quand même.

Floriane : Et on avait déjà un peu discuté ensemble une fois et tu m'avais dit aussi avoir reçu des moqueries de la part du personnel enseignant, est ce que tu peux un peu me parler de ça ?

Emma : On parlait de nos sports et notre professeure nous demandait en fait quel était notre spécialité à chacun. Ben moi j'ai répondu le volley et tout, et elle m'a regardé et elle m'a dit mais tu me parais vraiment petite pour faire du volley et tout. Elle m'a dit, mais t'y arrives et tout ? Et dans ma tête, je me suis dit c'est pas possible, enfin, je me suis dit, pour le coup, c'est vrai que venant d'un élève, ça m'aurait déjà frustrée. Mais pour le coup, venant d'une... vraiment d'une professeure, ça m'a... ça m'a fait mal.

Floriane : Est-ce que tu t'attendais à ce que tes études en STAPS se déroulent comme ça, c'est-à-dire avec, on va dire, la menace un peu constante de subir des attaques un peu de la part des hommes, et même pas seulement des hommes d'ailleurs, et à devoir lutter tout le temps, en fait, pour prouver ta valeur en sport en tant que femme ?

Emma : Je m'y attendais forcément parce que durant toute mon éducation, donc avant l'université, donc principalement au collège et lycée, les professeurs, ils ont été... J'ai eu certaines remarques en fait de leur part aussi, et beaucoup de remarques notamment au collège de certains de mes camarades, donc, des propos, voilà sexistes, de jalousie, voilà. Et ouais, d'une certaine façon, du coup je m'y attendais et je me suis dit, bah voilà, tu vas essayer de changer les choses comme tu peux, d'essayer de les faire réagir, de leur faire comprendre que ce qu'ils disaient c'était pas normal.

Floriane : Est-ce que le fait, disons, d'avoir une mentalité de sportive, ça influence ta réaction par rapport à ces comportements ?

Emma : C'est vrai que nous, en tant que sportif, on est très combatif, donc dans la poursuite, de gagner par exemple des matchs, donc dans nos sports et tout ça. Et ouais forcément, moi ça me... J'essaie, je me dis que si chacune d'entre nous se bat malgré toutes ces difficultés, je me dis que ouais, un jour on avancera. Parce qu'on a... j'ai déjà vu qu'on avait quand même avancé au niveau de l'égalité des hommes et des femmes.

Et ouais, du coup je me suis dit bah en fait Emma, enfin, faut jamais que tu te laisses faire et que toujours, que t'aïlles de l'avant et que ces remarques sexistes, elles t'affectent pas forcément. Voilà, j'essaie de faire un travail sur moi-même, de me dire que voilà, c'est... Il faut que je retienne ces remarques et que je me batte tout le temps pour changer ces choses-là.

Floriane : Et est-ce que pour toi poursuivre des études sportives, au-delà du fait que ça te plaise personnellement, est-ce que tu vois ça aussi comme une façon de défier, j'ai envie de dire la domination masculine dans ce milieu, en tout cas dans le milieu sportif ?

Emma : Oui, totalement. Ouais. C'est vrai que c'est aussi une des motivations de montrer que une femme peut y arriver dans un domaine en fait à dominante masculine en fait. Par exemple, quand on voit à la télé, les commentateurs sportifs sont masculins, tous les directeurs des grandes fédérations sont des hommes, la plupart. Et tu te dis ouais, il y a un problème, tu vois ? Et pourquoi les femmes n'auraient pas ces places importantes à diriger.

Elles sont tout autant capables en fait. Et donc oui, d'une certaine manière, moi ça me motive aussi de dire que quand j'aurais le métier que je voudrais et la place que je veux en fait, après, je me dirais Emma, t'as réussi à défier cette société malgré toutes les embûches que t'as pu avoir et leur montrer que oui, regardez, les femmes réussissent tout autant que les hommes.

Floriane : Et est-ce que tu t'attends à devoir continuer à lutter dans ta carrière pour te faire respecter dans ce milieu professionnel qui potentiellement sera encore à dominante masculine ?

Emma : Oui, oui, de toute manière voilà, je sais que malheureusement, je pense que dans notre génération jusqu'à la fin de notre carrière, on va devoir lutter encore et encore pour atteindre nos

objectifs, pour montrer que nous sommes plus fortes, qu'on en est toutes autant capables, comme je l'ai dit avant. C'est assez décevant après, en fait, de se dire qu'on va devoir se battre toute une vie alors qu'un homme par exemple, n'a pas à faire ces choses-là.

Floriane : Qu'est-ce que tu aimerais dire aux lycéennes qui envisagent de faire des études sportives et qui redoutent d'être la cible de ce genre de comportements, disons malveillants, comme toi tu as pu en faire l'expérience ?

Emma : J'ai une chose, une seule chose à leur dire, c'est de poursuivre leur rêve, quelles que soient les difficultés, quelles que soient les embûches qu'elles vont rencontrer, et quitte à se battre constamment, quitte à ne pas se sentir bien et tout, il faut... il faut leur montrer que on en est tout autant capables. Il faut leur montrer que nous aussi on a le droit de faire ce qu'on veut, on a le droit d'être heureuse, on a le droit de se sentir l'égal au final des hommes. Et donc je les encourage fortement à rentrer dans cette filière.

Floriane : Et si les étudiants qui t'ont maltraitée en raison de ton genre entendaient ton témoignage, ou alors d'autres étudiants qui auraient eu des propos ou des comportements similaires avec des femmes de leur formation, quelle réaction tu espères de leur part ?

Emma : Euh, bah déjà j'espère qu'ils ont réfléchi à ce que j'ai pu leur dire. Il faut juste en fait que chacun réfléchisse aux conséquences d'après, qu'ils sachent que ça peut faire très mal. Donc ouais, ça peut avoir des conséquences assez importantes selon les personnes.

Floriane : Tu me parlais des différences de barèmes entre étudiantes et étudiants dans les activités sportives. Comment tu réagirais en fait à des critiques qui diraient, ben voilà, c'est la preuve que les femmes ne sont pas l'égal des hommes, en tout cas dans le sport ?

Emma : Je leur dirais que c'est vrai que, il est évident que physiologiquement, nous sommes pas égales, donc la preuve en est que même à haut niveau, voilà, il y a toujours des différences au niveau des temps, des performances. Mais que malgré cette différence physiologique, il y a aucune différence à avoir parce que nous, ce qu'on produit à haut niveau, c'est exactement ce que les hommes produisent à haut niveau.

En fait, pour atteindre cette performance, on va... on va viser les mêmes compétences que les hommes, on va ressentir les mêmes choses que les hommes, ça nécessite un entraînement aussi important que les hommes. Et donc pour moi, au fond, en fait, il y a pas de différence, voilà, sur le plan émotionnel, sur le plan de l'entraînement, sur le plan de plein de choses en fait.

Transition

Justine : Bon Floriane, entre nous, est-ce que ça te surprend que des étudiants aient des comportements et des propos sexistes en STAPS ?

Floriane : Non, pas vraiment. Mais ça devrait nous surprendre. On n'aurait pas dû s'y habituer.

Justine : On se rend compte que depuis l'enfance on reçoit comme message que les garçons sont meilleurs en sport que les filles, ou qu'il y a des sports de filles et des sports de garçons.

Et cette conviction se perpétue jusqu'à l'âge adulte et dans le sport de haut niveau.

Floriane : Les femmes ont-elles aujourd'hui pleinement leur place dans le monde du sport ? A quel point les normes de genre entrent-elles en jeu dans les formations sportives ? D'où vient ce sexisme chronique dans le sport et comment se manifeste-t-il ? Pour le savoir, on a rencontré Noémie Drivet, Valentine Lopez et Justine Carreau.

Justine : Noémie Drivet est professeure d'EPS au lycée et doctorante à l'Université Lyon 1. Elle s'intéresse à l'histoire du sport, aux manifestations du sexisme, des normes de genre, et des LGBT-phobies en STAPS, et leurs impacts sur les personnes concernées. Elle prépare une thèse sur les rapports de domination entre les sexes et entre les sexualités dans les formations aux métiers du sport.

Floriane : Valentine Lopez et Justine Carreau sont membres de l'association lyonnaise Les Débuteuses. C'est une équipe de football féminine inclusive et militante qui lutte contre toutes les formes de discriminations.

Pour commencer, on a demandé à nos invitées si les femmes sont aujourd'hui vraiment acceptées dans le monde du sport ?

Echange avec Noémie Drivet, Justine Carreau et Valentine Lopez

Noémie Drivet : Aujourd'hui, je pense que, en termes de légitimité, sur la place des femmes dans les différents secteurs sportifs, il n'y a pas d'interdiction formelle, institutionnelle, et la place elle est là. Après, dans tous les processus et les mécanismes sous-jacents qui peuvent avoir lieu, qui peuvent venir démotiver ou qui peuvent venir dérouter un petit peu, bloquer les parcours, bloquer les carrières, est-ce qu'ils sont encore présents aujourd'hui ? Ça c'est sûr, oui. En terme de... en termes de sexisme ou en termes de lesbophobie, en termes d'invisibilité, là je pense qu'il y a pas de doute sur le fait que c'est encore des mécanismes qui sont présents dans le milieu.

Justine : Et du côté du foot, est-ce qu'elles sont acceptées aujourd'hui ?

Valentine Lopez : Je pense que dans le foot, il y a quand même un bon apanage de la masculinité qui est encore présent, d'où la raison d'être des Débuteuses. Autrement, je pense que on n'aurait pas une équipe inclusive et militante.

Justine Carreau : Moi, je dirais que par rapport, j'ai fait... j'ai connu un peu les deux milieux. J'ai connu à la fois le foot masculin et le foot féminin, et c'est pas du tout la même chose. C'est pas du tout la même mentalité, c'est pas du tout la même motivation. Je veux dire, quand j'ai fait du foot masculin, que j'ai commencé à l'âge de 5 ans à peu près, ben, c'était logique, c'était pas, on m'a pas dit non, ne fait pas ça. On m'a pas dit c'est pas pour toi.

Voilà, j'ai été inclus directement. J'ai été... ça a été logique. Et donc ainsi j'ai continué jusqu'à mes 12 ans quand même et on m'a jamais refusé. Même en montant les échelons, on m'a jamais refusé quoi que ce soit. On va pas dire, c'est pas normal, tu dois pas faire ça, tu dois changer de sport donc, et c'est je pense une différence. Et même quand on jouait en bas, quand on

jouait vraiment dans la rue, on m'a jamais reproché quoi que ce soit alors que bah d'autres personnes oui, même des filles, voilà quand on jouait dans la cour de l'école, bah c'était 30 gamins qui jouaient et il y a peut-être une fille, et la seule fille qui jouait, bah c'était un garçon manqué, ce terme garçon manqué qui est problématique.

Noémie : Si je peux me permettre, ça m'intéresse. Je trouvais ça intéressant parce que ce que tu viens de dire, ça me fait penser au fait que, justement, l'interdiction, elle n'est pas... Aujourd'hui, on entend souvent tout le monde peut tout faire, les sports sont ouverts à tout le monde, etc. Mais dans le fond, voilà, si je suis un petit garçon, on va me dire y a pas de souci, je peux faire du foot, on va rien dire. Mais si je suis une petite fille, toutes les petites remarques qu'il va y avoir derrière, qui sont pas forcément des interdictions directes. La Fédération autorise les femmes à faire du foot, mais toutes ces petites injonctions au quotidien qui vont venir marquer en fait les corps, quoi.

Justine : Et du coup, Noémie, pourquoi il y a des sports considérés comme plus féminins et d'autres qui sont considérés comme plus masculins ?

Noémie : Alors je pense que dans l'histoire de chaque sport, la construction de chaque sport et des valeurs que les sports peuvent diffuser, ça impacte cette sexuation, entre guillemets, des pratiques sportives.

On voit avec enfin la gymnastique, c'est un des sports qui est beaucoup étudié en STAPS dans comment est-ce que c'est un sport qui évolue à travers l'histoire, qui au départ est un sport très masculin pour préparer les soldats, préparer des hommes forts, musclés, qui peuvent servir à la nation, etc. Et puis, comment au fur et à mesure des années, ça devient un sport plus esthétique, plus gracieux et donc du coup qui va être plus valorisé pour les femmes.

Et dans l'histoire de chaque sport en fait, il y a ces valeurs qui sont développées et ces caractéristiques qui sont associées en termes de grâce, d'esthétique, de force, de puissance. Et comme chaque valeur est associée soit au féminin soit au masculin, ça vient dissocier les pratiques sportives.

Justine : Du coup, on parle d'hommes forts, tout ça, de puissance, est-ce qu'il y a un lien entre virilisme et sexisme dans le sport ?

Noémie : Ouais, moi je pense qu'il y a un lien dans le sens où plus un sport va venir construire et renforcer cette idée de masculinité hégémonique, un peu totémique, de qu'est-ce que doit être, entre guillemets, un homme. Plus... si une femme rentre dans ce milieu et ben du coup, qu'est-ce que c'est finalement la masculinité, si une femme aussi peut faire la même chose. Et donc du coup il y a cette volonté de se dissocier aussi quand... plus un sport est considéré comme viril, plus on se dissocie du féminin, plus on se dissocie de toutes ces valeurs qui sont considérées comme féminines, donc je pense que c'est lié.

Floriane : Et du coup, en fait, il y a le foot qui est considéré comme un sport masculin en France alors que, je sais pas, aux États-Unis, par exemple, c'est un sport qui est plutôt féminin. Qu'est-ce que vous en pensez, vous, du fait que le foot soit un sport masculin en France ?

Justine C. : Avant tout, les femmes jouent depuis très très longtemps au foot. L'apparition des clubs de foot des principales sections masculines et féminines, ça date de la fin du XIXe siècle, comme bah les Girondins de Bordeaux en 1881, l'OM en 1899. Il y en a qui sont plus vieux mais en général, ça date de cette période-là. Les premiers matches internationaux sont au début du XXe siècle. Et avant la Première Guerre mondiale, il y a énormément de femmes qui jouent au foot.

Et c'est en fait un sport de classe à l'époque. Aussi, c'est ça le problème, c'est que c'est les hautes classes qui vont jouer au foot. Il y a vraiment bah, il y a vraiment cette idée que c'est des classes supérieures et donc les femmes peuvent, vu que c'est un sport de classe supérieure, les femmes aussi peuvent le faire parce que bah les hommes sont trop occupés.

Et c'est vraiment, la bascule elle vient après la Première Guerre mondiale. Et pourquoi ? Par rapport à la question par rapport aux États-Unis, parce que il y a la notion de football américain aux États-Unis. Le soccer, comme ils appellent ça, c'est un sport de, comment dire, c'est un sport faible. Et en France, il y a aussi l'idée qu'on n'est pas un pays de foot, qui est assez importante par rapport aux autres pays, britannique ou d'autres. On n'a pas cette culture du foot pour différentes raisons, donc je pense que c'est aussi pour ça que ça suit pas derrière, ça reste un sport masculin parce que vu qu'on n'est pas un pays de foot, toute la société ne vit pas autour du foot, donc ça se développe pas assez jusqu'au foot féminin, malheureusement aussi, c'est ça le problème.

En Angleterre par exemple, le foot féminin commence vraiment à décoller. C'est une super chose et ils ont presque rattrapé leur retard, en un an. Ils avaient beaucoup de retard, ils l'ont rattrapé en un ou deux ans.

Justine : Est-ce que vous pouvez nous faire... nous expliquer un peu le projet des Débuteuses ?

Valentine : L'idée, comme tu l'as dit tout à l'heure, l'idée, c'est qu'on est une association de foot inclusive et militante. Donc pourquoi inclusive ? Parce qu'on est parti justement de cet état de fait qui est, bon, il y a quand même une certaine marginalisation des femmes et d'un certain nombre de groupes dans le foot. Souvent, c'est quand même plus les hommes qu'on retrouve sur les terrains, etc.

Et donc à partir de cet état de fait, on s'est dit comment on peut essayer de rendre cette pratique pour tout le monde, pour toutes surtout. Et nous après, l'idée des Débuteuses, on s'est dit bon bah on va créer une association et on va être aussi militantes. Et notre geste militant principal, ça va être l'idée de se réapproprier ce terrain. C'était un truc qu'on peut pas toujours avoir et pas si facilement en tout cas dans l'espace public et surtout en-dehors des fois aussi, des clubs institutionnels.

Enfin, pour vraiment une petite anecdote, il y a pas plus tard, moi je m'entraîne aussi en club, on a, des fois, on s'entraîne aussi sur des terrains de ville parce qu'on n'a pas assez de place pour jouer tout le temps toutes sur le terrain on va dire du club. Bah la dernière fois, on est arrivées, on était toute la section féminine. Il y avait une vingtaine de mecs on va dire qui étaient sur le

terrain. On a eu le droit à oh ben tout ça pour des femmes. Alors, voilà donc c'est vraiment pour montrer à quel point c'est pas si facile, et notre place, elle n'est pas.... elle est encore à prendre et elle n'est pas donnée.

Donc en fait, d'où la question du militantisme dans Les Débuteuses. Après, c'est parce qu'on aime le foot aussi, qu'on est toutes des passionnées du foot. On aime toutes taper dans le ballon, etc. Et puis peut-être parce que effectivement en France quand même, le foot reste un peu, un sport très pratiqué quand même, même si c'est pas, il n'y a pas cette culture-là dont tu parlais et qui reste aussi quand même un lieu de la masculinité, pas mal.

Justine C. : Ben par rapport à d'autres sports collectifs comme le basket, le handball ou le rugby, il y a bizarrement moins de problèmes, c'est-à-dire du hand féminin on va en parler, du basket féminin... j'ai l'impression que ces sports sont un peu plus acceptés vu que c'est moins masculin donc c'est plus mixte entre parenthèses. Ils vont être ... il y a moins de problème avec, alors que le foot c'est vraiment le centre, le centre d'intérêt de la masculinité. Et donc on est mis de côté. C'est pour ça que je pense que c'est aussi le plus important à se réapproprier de ce point de vue-là.

Floriane : Donc moi en fait, j'ai interviewé, j'ai recueilli le témoignage d'une étudiante en STAPS qui s'appelle Emma. Emma elle m'a dit qu'être une femme en STAPS, ça demande de se battre tout le temps. Qu'est-ce que tu peux nous dire ? Est-ce que c'est... Qu'est-ce que ça a de particulier d'être une femme en STAPS ?

Noémie : Ouais, ben ce que tu viens de dire, ça résonne un petit peu avec beaucoup d'entretiens que j'ai pu faire aussi pour ma thèse avec des étudiantes et le discours qui revient très souvent, c'est être une femme en STAPS c'est possible, mais il faut savoir s'imposer, il faut pas se laisser marcher sur les pieds, il faut avoir un caractère prononcé, il faut être fort, euh, il faut pas se braquer à la moindre blague, être trop susceptible. En fait, il faut savoir s'adapter, faire face aux blagues en le prenant un petit peu à la rigolade et pas se braquer quoi.

Et puis, il faut savoir s'imposer, faire sa place, performer sportivement pour montrer qu'elles sont légitimes, qu'elles ont toute leur place en STAPS. Mais c'est vraiment ce discours qui revient très souvent de savoir prendre du recul en fait, par rapport à toute cette ambiance pour pouvoir être bien et être à l'aise en STAPS.

Floriane : Voilà, est-ce qu'on peut développer un petit peu sur comment se manifeste le sexisme dans le sport ? Noémie d'abord par exemple.

Noémie : Il y a plein de petites... plein de petits processus en fait, plein de petites injonctions, un peu quotidiennes. Ça peut être sur la tenue vestimentaire, les remarques qu'elles écopent sur, Ah mais t'es tout le temps en jogging ! Ah mais t'es pas maquillée ? Ou alors à l'inverse, ça peut être aussi dès qu'une fille est en jupe et en talons, siffler, crier, faire des remarques.

Donc c'est soit un trop de féminité entre guillemets, soit pas assez. Il faut arriver.. elle doit tout le temps trouver un juste milieu, donc par rapport à l'esthétique, à la tenue. Et puis ça peut être aussi au quotidien dans les remarques sur les performances sportives, le fait de dire tout le temps,

c'est souvent sous la forme de blagues, hein, c'est souvent des... c'est souvent de l'humour mais qui est quotidien sur, de toute façon t'es moins forte, t'es une fille, donc c'est forcé que t'es moins forte, t'as moins de capacités, euh moins de muscles, etc.

Et ça, c'est quelque chose qui est rabâché quand même quotidiennement et qui se retrouve même dans les barèmes différenciés dans l'évaluation en STAPS et du coup qui est intériorisé, qui est intégré et quand j'interroge les étudiantes qui elles le disent hein, de toute façon, on n'est pas capables, on est moins capables, on a moins de possibilités, on sera forcément moins fortes, etc.

Floriane : Et du coup, sur les barèmes de notation justement, ils sont différents entre les femmes et les hommes, entre les étudiantes et les étudiants en STAPS, est-ce que c'est pas une preuve que les femmes sont moins fortes en sport ? C'est provocateur quand je le dis mais...

Noémie : Eh bien en tout cas, c'est comme ça que les étudiants et étudiantes le perçoivent. Donc c'est vraiment dans les discours, c'est vraiment marqué, c'est vraiment prononcé et c'est justifié comme étant, ça va de soi, ça vient de la nature. Physiologiquement, biologiquement, les hommes sont plus forts, les femmes sont moins fortes et que ce soit étudiants et étudiantes, les deux le disent, et il n'y a pas cette, il y a pas ce recul de dire, mais est-ce que c'est vraiment, le groupe des hommes, est-ce qu'il est vraiment aussi homogène que ça ? Pareil pour les femmes.

Et c'est justifié par la nature biologique, c'est justifié par des arguments qui disent bah c'est un discours officiel, de toute façon, ça a été réfléchi, ça a été pensé par, là, des enseignants, enseignantes, mais aussi par des fédérations sportives. Et si même les fédérations sportives, le font c'est que c'est juste, en fait, c'est que c'est équitable et donc y a pas d'autre choix possible et il y a très très peu de discours étudiants, étudiantes, qui viennent remettre ça en cause ou qui viennent le questionner.

Il y a quelques étudiantes qui trouvent quand même ça très dévalorisant, très inférieurisant, et qui en souffrent un petit peu parce que elles ont l'impression qu'il faut encore plus du coup qu'elles prouvent leur place et au final, on leur rappelle tout le temps ouais, t'as eu une bonne note, t'as eu 18, mais t'as le barème fille quoi.

Justine C. : Mais c'est intéressant par rapport à ce que tu disais, par rapport au barème, parce que donc j'ai connu dans le milieu scolaire, donc au masculin, l'histoire des barèmes. Et alors ça se voit pas sur un podcast mais donc je suis assez fine de corps en général, je fais 55 kilos pour 1m85. Même si je fais beaucoup de sport, j'ai un problème sur la prise musculaire et sur certains, notamment les sports de bras ou du javelot, des choses comme ça, bah les barèmes étaient un vrai problème parce que je suis sûre que, en mettant tout le monde au niveau, j'aurais pu avoir une note normale, mais les barèmes masculins étaient normaux sauf que bah, je me faisais enfin, j'étais... j'étais pas ridicule, mais j'étais pas, j'étais pas calibré pour ces barèmes-là.

Et il y a l'exemple du javelot mais il y a plein d'autres exemples. Effectivement bah c'est pas parce que j'étais un garçon que j'étais forcément meilleur que les filles, donc c'est vrai que de ce point de vue-là, c'était totalement injuste. Mais déjà dans les universités, mais au plus tôt, au collège, au lycée.

Floriane : Et du coup, chez Les Débuteuses, quelle expérience du sexisme vous avez pu avoir ?

Valentine : Quand j'ai commencé le foot, j'ai été dans un club de la région lyonnaise. Et alors, c'est vraiment du sexisme ordinaire, mais je trouve que c'est assez, ça veut dire des choses aussi. Euh, en fait, le club dans lequel j'étais avait juste commencé à ouvrir sa section féminine. C'était la première année. L'équipe, on s'entendait très bien, c'était vraiment génial. Mais par contre, en fait, ils étaient pas là derrière pour nous soutenir du tout parce qu'ils avaient pas prévu de coach. On ouvre une section féminine sans coach. Bon bah il y a quand même un certain désintérêt.

On s'entraînait pas sur le terrain, on s'entraînait dans le champ, un peu à côté. Enfin, c'était pas, en fait, c'était pas vraiment un... c'était un truc avec plein de de bosses, etc. On peut pas vraiment faire du foot là-dessus, il y avait quand même des petites cages mais sans filet, etc. C'était vraiment un truc un peu, ouais enfin, moi je sais pas comment dire à part champ. C'était pas très pratique comme conditions, et puis c'était assez drôle parce que c'était pas éclairé alors que c'était la nuit. Donc en fait, on était éclairé par les spots des trucs qui étaient à coté où les garçons s'entraînaient. Donc en fait il y avait un espèce de... comme si notre place était, bon allez, pourquoi pas une section féminine, mais on va pas non plus donner les moyens pour vraiment la développer. Ouais, c'est pour ça aussi que après je suis partie chez Les Débuteuses parce que ça m'a fait poser des questions au fur et à mesure.

Justine : Noémie, c'est quoi l'image stéréotypée de la sportive ?

Noémie : Ça dépend si on prend... si on prend l'idée du stéréotype négatif de la sportive qui est musclée, qui est carrée, enfin, je sais pas...

Valentine : Bah je sais pas, mais dans le foot... mais peut-être que oui quand tu disais Noémie, la femme un peu carrée, etc., en fait c'est peut-être la femme qui échappe aux critères de la féminité. Parce que elle met en scène son corps aussi, elle a une certaine performance de son corps, etc. Donc oui, elle va être musclée et donc finalement c'est pas ce qu'on attend d'une femme au départ, c'est pas... D'ailleurs on n'attend pas forcément à faire, à jouer avec ses muscles quoi, et à montrer qu'elle est forte et qu'elle est performante.

Mais... mais du coup oui, je pense que celle qui est, ouais, qui n'est pas vraiment dans les critères de la féminité telle qu'on l'entend traditionnellement.

Noémie : Ta réponse, elle me fait penser à... En fait, il y a cette image stéréotypée, mais j'ai l'impression que c'est pas l'image qu'on voit dans les médias. C'est pour ça que j'avais du mal à répondre à ta question parce que on a cette image avec les stéréotypes négatifs, mais au niveau médiatique, ça va être... J'ai l'impression qu'on voit beaucoup plus des femmes, voilà qui sont maquillées, si on regarde en athlétisme, qui ont beaucoup de bijoux, qui ont les ongles faits, qui ont du mascara, etc. Et c'est très bien, hein, chacun son expression, il y a pas de souci. Mais c'est vraiment cette image-là qui est quand même relayée majoritairement quoi.

Valentine : Bah justement, si je peux rebondir, j'ai... effectivement, et j'ai mon impression on va dire très personnelle, c'est que j'ai l'impression qu'il y a une une sorte de légitimation en fait de la femme qui joue au sport, enfin, les femmes qui font du sport, qui jouent au foot, etc.

Voilà, je parle peut-être aussi pour le foot, euh justement en montrant qu'on peut être des vraies, des vraies femmes, traditionnellement qui rentrent dans les critères de la féminité. Et du coup, et tout en jouant au foot.

Du coup, en fait effectivement, je pense qu'on va promouvoir et même en termes d'affiches etc. Et peut-être qu'il y a une pression un peu diffuse, mais toujours qui existe quand même pour les joueuses par exemple de foot où il faut qu'elles soient du coup un petit peu... il faut qu'elles soient féminines tout en jouant au foot. Autrement, on est des garçons manqués quoi. On n'est pas, on n'est pas des vraies femmes dans, bien évidemment, dans les critères normatifs de la féminité.

Noémie : Et si je peux juste, ça m'a fait penser à ce que tu disais... ce que tu as dit sur les affiches, quelle image on montre aussi en STAPS. Il y a des affiches qui sont faites depuis très longtemps sur les affiches des soirées STAPS, et qu'est-ce qu'on montre comme corps pour les femmes ? C'est des corps dénudés avec des accessoires sportifs, mais qui sont utilisés de manière érotisée, sexualisée et pas du tout de manière... on voit pas, il y a pas de musculature apparente. Elles sont toutes très fines, toutes blanches, quasiment toutes blondes, enfin, ouais, vraiment une image... c'est la même image qui est reprise, un peu Barbie, qui est reprise à l'infini.

Floriane : Noémie, toujours, quel est l'impact psychologique du sexisme sur les personnes qui en sont victimes ?

Noémie : L'impact psychologique bah déjà en termes de dévalorisation de soi, en termes de perte de confiance. Est-ce que je vais m'autoriser ou non à aller dans telle ou telle filière ? Est-ce que je vais avoir confiance pour postuler pour tel ou tel poste professionnel, telle responsabilité ?

Le repli sur soi, le... J'ai une étudiante que j'avais eu en entretien. Alors c'est sexisme, mais c'est aussi lesbophobie. Et c'est quel est l'impact des remarques quotidiennes des étudiants, étudiantes autour d'elle qui lui demandent, qui lui posent sans cesse des questions sur, avec qui elle est, mais pourquoi et pourquoi pas avec des garçons ? Mais encore une nouvelle fille, etc., etc. Et sur le fait que elle-même du coup trouve son corps dégoûtant. Elle se repousse elle-même. Elle se dénigre complètement, elle perd complètement confiance en elle, elle perd 10 kilos. Voilà, ça peut avoir des conséquences psychologiques dévastatrices quoi.

Floriane : Merci, je laisse Justine, du coup, finir sur la dernière question ?

Justine : Peut-être, on peut demander comment lutter contre le sexisme en sport ? Est-ce qu'on peut faire un petit listing par exemple ?

Valentine : Pour répondre avec Les Débuteuses, je pense que notre manière de... c'était de créer cette association et d'essayer de participer, d'aller s'entraîner, d'essayer d'être ensemble, essayer de voilà, de se réapproprier le terrain. C'est une manière, on va dire un peu, un peu militante.

Faire aussi peut-être une sensibilisation à l'homophobie, la lesbophobie qui peut exister dans certains clubs. Là, c'est pareil, peut-être essayer de réfléchir pour être un petit peu plus inclusif, inclusive dans le sport et permettre à une diversité de personnes de venir jouer et pas que une femme hétéro cis et blanche.

Noémie : Ouais, je partage vraiment ce qui vient d'être dit sur la nécessité d'ouvrir des espaces de manière inclusive et pas uniquement pour une certaine catégorie de femmes. Et par rapport à comment lutter contre le sexisme dans le sport, j'ai l'impression que ce qui va être important, c'est de parler, de dire stop face aux insultes, de dire stop face aux blagues, à l'humour qui n'en est pas, qui est pas si innocent que ça. Face aux petits mots qui sont dits au quotidien et souvent, on laisse passer parce qu'on sait pas trop quoi dire, mais au final, quelle conséquence ça a derrière.

Voilà ne pas laisser passer, euh, avoir un langage qui permet de visibiliser, qui permet à chacun, chacune de se sentir inclus dans le groupe, dans l'équipe. Être à l'écoute aussi, offrir un espace de parole, un espace où les joueuses vont pouvoir venir se confier, vont pouvoir venir dire si jamais il se passe quelque chose, que ce soit du sexisme, que soit des violences sexuelles que ce soit, voilà tout type de violence. Offrir un espace d'écoute et l'afficher, le visibiliser.

Et puis donner des modèles aussi, donner des modèles à toutes les jeunes, que ce soit en termes de sportives professionnelles, mais aussi d'entraîneuses, présidentes de club, dirigeantes, etc. Et puis proposer des formations, je pense que c'est essentiel parce que c'est pas facile de réagir, c'est des thématiques qui touchent à l'identité, à l'intime, donc c'est jamais facile de, ouais, de réagir face à ça parce que ça touche aussi les gens à qui on parle sur leur propre identité, leur propre positionnement. Donc la formation, ça me semble être un point essentiel et indispensable.

Conclusion

Justine : On s'est demandé comment lutter contre le sexisme dans le milieu sportif, mais peut-être qu'on devrait juste rappeler dans quel but ?

Floriane : Pour ça, j'aimerais citer Béatrice Barbusse, qui est sociologue du sport et qui a été présidente du club professionnel US Ivry handball. Elle a écrit dans son ouvrage *Du sexisme dans le sport* : « Il ne s'agit pas de créer une égalité mathématique parfaite entre les hommes et les femmes, mais simplement de faire en sorte que les femmes aient les mêmes possibilités que les hommes de s'engager dans le sport. »

Justine : Ça me rappelle dans notre épisode sur les femmes en sciences, Isabelle Collet nous disait qu'il était important selon elle de favoriser la présence des femmes dans le milieu scientifique pour un enjeu de justice sociale. Pour moi, c'est un peu le même combat qui se joue dans le monde du sport et dans le reste de la société.

Floriane : Si vous vous estimez victime de discriminations et que vous avez besoin d'aide, souvenez-vous que vous n'êtes pas seul-e et que des ressources sont à votre disposition pour faire face sur le plan psychologique mais aussi juridique.

Justine : Si vous étudiez à l'université Lyon 1, vous pouvez saisir le dispositif d'écoute et d'accompagnement des témoins et victimes de violences, harcèlements et discriminations en vous rendant sur le site signalement.univ-lyon1.fr

Floriane : En-dehors de Lyon 1, vous pouvez solliciter des associations d'aide aux victimes de discriminations et des associations féministes si vous êtes concernée par des situations de sexisme.

Justine : Et pour faire valoir vos droits en cas de discriminations et de sexisme, vous pouvez saisir le Défenseur des droits.

Floriane : Pour plus d'informations, on vous conseille de vous renseigner auprès des Débuteuses et auprès du collectif Égal Sport qui s'engage pour l'égalité des femmes et des hommes dans le sport.

Justine : Mais assez parlé. C'est à vous maintenant de prendre la parole.

Floriane : Vous étudiez à l'Université Lyon 1 et vous souhaitez, à votre tour, partager votre histoire en témoignant dans ce podcast ?

Justine : Ou, vous avez des commentaires, des remarques ou des questions, et vous aimeriez nous en faire part ?

Floriane : Ecrivez-nous à l'adresse podcast.amphi25@univ-lyon1.fr

Justine : On a hâte de vous lire. On a hâte de vous écouter.

Floriane : Et de vous accueillir à nouveau dans l'Amphi 25 pour continuer à échanger, réfléchir et s'interroger sur les discriminations.

Justine : Merci à Emma d'avoir partagé son témoignage.

Floriane : Merci à Noémie Drivet, Valentine Lopez et Justine Carreau.

Justine : Retrouvez Amphi 25 sur vos plateformes de podcasts préférées.

Floriane : Abonnez-vous.

Justine : Et rendez-vous dans quinze jours pour le prochain épisode.